

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 6

Artikel: Voyage entre deux portes [fin]
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voyage entre deux portes

par R. Gérard

Fin.

Après quelques pas je me retournai. La grille s'était refermée mystérieusement, la voiture avait disparu, mes vêtements aussi. Et la brume recouvrait le paysage au-delà, alors qu'autour de nous, dans le parc, elle s'était soudain dissipée, découvrant des parterres de fleurs et des nappes de soleil entre l'ombre mouvante des arbres.

Aar était près de moi, je tenais toujours son bras, mais l'angoisse avait disparu de ses yeux. Il me souriait avec une radieuse tendresse. Et lui aussi était nu près de ma nudité.

Et il était naturel d'être nus.

Je suis bien près de toi, mon ami chéri. Cette phrase déborde de moi à chaque instant. Nous sommes aujourd'hui au sommet de la colline, assis dans l'herbe, épaule contre épaule, et le paysage s'étend devant notre terrasse. C'est un lac que le prochain crépuscule teinte d'un gris d'acier. Ce pourrait être la mer, mais à l'horizon s'élèvent des montagnes dont les sommets neigeux étincellent encore au soleil. Car notre domaine est infini et les paysages sont nouveaux chaque jour. Notre domaine est peut-être le monde, mais quand j'interroge mon ami là-dessus, il pose un doigt sur mes lèvres, puis ses lèvres, et j'oublie ma question.

Nous avons joué dans l'herbe tout à l'heure, comme des jeunes chiens, mais parfois amollis et nous abandonnant, entre deux bonds, entre deux rires. Maintenant, nous regardons le jour finir. Je n'ai plus jamais froid, mais j'ai besoin de me blottir contre toi comme si j'avais froid. Nous allons descendre le sentier, main dans la main, alourdis par le soir heureux, jusqu'à l'abri où je n'aurais plus besoin d'imiter les frissons du crépuscule pour que tu me prennes dans tes bras . . .

Je suis bien près de toi, mon ami chéri. Nous avons nagé paresseusement, nous avons enlacé nos bras sous l'eau et nous apprenons peu à peu des nages difficiles qui ne rompent pas notre étreinte.

Pourtant, je me suis échappé un instant de toi. Assis sur un rocher brûlé de soleil, je t'observe. L'eau a des reflets de nacre dans le creux de tes reins. Elle est si transparente que ta chair la rend rose, et elle se drape sur toi comme une tunique mouvante, chacun de tes gestes formant mille rides qui imitent les plis d'un tissu sous lequel tu es plus nu encore.

Tu es beau. Je ferme les yeux pour mieux te voir. Nous sommes couchés sur la pelouse et j'ai posé ma tête sur ton ventre. Je retiens mon souffle pour mieux éprouver le tien. Ta respiration évoque ta poitrine large comme un lit où j'aime à rouler mon visage. Je sens le tressaillement de tes muscles dont chacun est connu de mes doigts, de tes rondes épaules jusqu'à tes cuisses rondes. Il y a tes mains longues, brunes et tou-

jours vivantes, même en ton sommeil, dont l'une en ce moment joue avec mes cheveux. Et sous ma nuque se creuse ton ventre, la seule partie de ton corps qui me donne cette sensation de ta vulnérabilité. Si je tourne ma tête à droite, je sens sous ma joue la douceur de ta peau, si je la tourne à gauche, je trouve ta toison drue, sèche, odorante, et que je m'amuse quelquefois à tresser. Mais je ne veux pas ouvrir les yeux, je ne veux pas imaginer davantage, car maintenant c'est ta main qui, laissant mes cheveux, à son tour me découvre . . .

Les nuits continuent l'enchantement des jours. Notre lit est un champ de bataille et, quand la lune paraît au moment de nos luttes, elle accroche sa lumière sur tes cuisses écartées, sur ton visage renversé, me révélant un homme bleu qui n'est ni mon ami doré des après-midis claires, ni l'amant sans nom que me faisait imaginer l'obscurité. Et je me retrouve au matin roulé dans les couvertures que je t'ai volées, t'obligeant à ne trouver d'autre chaleur que celle de mon corps auquel le tien se moule.

Nous avons gravi ce matin la montagne. Le jour n'était pas encore levé. Nous glissions sur les aiguilles de pin et tu devais m'aider dans les passages difficiles. La mousse couvrait les roches et les fougères s'y étalaient. Tous les oiseaux chantaient une action de grâce et leur musique miraculeuse ne dérangeait pas le silence. Tu m'as montré des écureuils roux, moins craintifs que je ne le craignais et qui semblaient voler; tu m'as montré des couleuvres lentes, des faisans attentifs à notre passage. Et soudain, nous étions dans une clairière, le soleil nous a inondés de ses rayons. Tu étais debout au centre de tout, le front levé vers le ciel, entouré de fontaines de lumière. J'ai eu brusquement l'appréhension de ta divinité. Tu étais trop beau, le jour te caressait, les animaux ne te fuyaient pas, les oiseaux chantaient pour toi. Je me suis senti seul et triste. Alors, tu es venu à moi, tu as renversé mon front sous ta main, et tes yeux m'ont dit que sans moi tu ne serais rien, car ta gloire c'est ton amour pour moi.

J'ai dit que notre domaine semblait être le monde. Mais il a ses limites. Je suis retourné quelquefois à la grille. Au-delà s'étend une brume grise qui rend les paysages irréels, une irréalité fastidieuse dont je me suis détourné sans curiosité. Mais, dès le premier jour, tu m'as montré aussi, de loin, une petite porte dans l'enceinte, et tu m'as dit qu'il était interdit de la franchir, qu'il était dangereux de s'en approcher. Je n'y ai pas attaché d'importance, l'immensité de notre bonheur m'empêchant de songer à ses bornes. Pourquoi m'as-tu laissé seul aujourd'hui? La poursuite d'un papillon m'a entraîné près de la porte interdite. Si tu ne m'en avais inspiré la crainte, j'aurais peut-être pensé ne voir au-delà que brouillards et aurais poursuivi mon chemin. Mais ton avertissement a éveillé ma curiosité et l'assurance de ton amour m'a donné l'audace de te désobéir. Ce n'est

qu'une vieille porte de fer, dont la moitié supérieure est faite de barreaux rouillés. Je suis venu poser mes mains à ces barreaux. Je ne pensais à rien d'autre qu'à toucher ce seuil et n'imaginai pas même un paysage extérieur. Mais de l'autre côté il y avait aussi du soleil. J'ai vu une pelouse verte coupée d'allées et de bosquets. Et, au milieu de la pelouse, étaient étendus trois garçons. La surprise m'a retenu là. Ces trois garçons n'étaient pas nus comme nous, ils avaient des costumes marins blancs, à culotte courte, qui dévoilaient leur corps mieux que la nudité et ajoutaient un charme trouble à leur beauté. Ils étaient charmants tous trois, adolescents, très blonds, avec des yeux cernés et des lèvres lourdes. Ils m'ont vu aussitôt, mais ils ont feint d'ignorer ma présence. Ils étaient allongés au milieu de la pelouse, ils se détendaient, se frôlaient, se caressaient l'un l'autre, à la fois équivoques et innocents. Leurs jeux pouvaient paraître enfantins, mais la culotte trop courte soulignait, contenait à peine, et enfin découvrait des virilités triomphantes dont ils semblaient me dédier le jaillissement. J'ai fui brusquement, le sang aux joues, et j'ai couru vers mon ami comme pour lui demander secours.

Tu m'as accueilli avec ton beau sourire radieux, mais à ma vue ton sourire s'est effacé et, pour la première fois depuis notre entrée au merveilleux domaine, une ombre est passée sur tes yeux. Un nuage, en même temps, a voilé le soleil. Mais tu ne m'as rien dit et je ne t'ai rien conté.

Pourtant, je suis retourné à la porte rouillée. J'ai tenté de me persuader que c'était seulement pour me libérer d'un souvenir obsédant, d'un mirage impossible, mais je ne me trompais pas moi-même. La seule pensée des trois garçons voilait mes yeux. Je me suis approché avec un visage indifférent et le cœur battant. Les éphèbes m'attendaient, mais dès qu'ils m'ont vu ils ont détourné les yeux. Ils n'avaient que leur veste blanche à col marin. Cette fois, ils ne se sont pas contentés de caresses, je les ai vus, inlassables, dans les positions les plus obscènes dont ils semblaient me dédier l'invention. Je voulais m'arracher à la grille et fuir, mais ils trouvaient un autre jeu dont la vue surprenante arrêtait ma fuite, redoublait ma honte et mon trouble plaisir.

Cette nuit, ma joue près de la joue de mon ami, les yeux clos, je revois tous leurs gestes et je m'imaginai y participant. J'ai senti soudain des larmes couler des yeux de mon ami chéri et mouiller mon visage. Un grand mouvement de tendresse m'a poussé vers lui et mes larmes se sont mêlées aux siennes, mais je ne sais si j'éprouvais remord ou désir, ni quelle était la pire cause de ma détresse.

Maintenant, je m'échappe à chaque instant pour courir à la grille fatale. Mon ami est toujours triste, silencieux, et s'écarte, volontairement, je le sens, pour me laisser libre. Je retrouve chaque fois les trois garçons blonds, chaque fois plus impudiques, plus provocants. Ils agrémentent leur corps de nouveaux costumes plus révélateurs que la nudité. C'étaient

une fois des peaux de léopard, une autre fois ils n'avaient qu'un slip noir, transparent, et des bottes. J'ai découvert aussi qu'ils ne sont pas seuls dans le domaine d'à-côté. Je les ai vus, déguisés en valets corrects, porter des plateaux de boissons et servir en souriant des hommes d'allure respectable. Plusieurs fois, j'ai remarqué un manège étrange: alors qu'ils sont étendus sur la pelouse, un de ces personnages paraît au coin d'un bosquet et fait un signe. Alors, l'un des trois garçons se lève et va rejoindre l'homme qui l'entraîne sous les arbres, la main sur sa nuque. Les deux autres ont un sourire complice mais semblent n'y point prêter d'attention, jusqu'à ce qu'un signe les appelle à leur tour vers l'abri des feuillages.

A ces moments seulement, ils lancent un regard vers moi, un regard où se mêlent l'ironie et l'invite, qui semble dire: «Et toi, te décideras-tu?».

Je reviens vers Aar, plus triste, plus mécontent à chaque fois. Je ne suis guère agréable avec lui, et le reproche muet de sa peine me le rend insupportable aussi, lorsque je le compare à la libre insouciance des trois garçons. Il est pourtant mon ami, je l'aime plus que tout au monde, mais je le rends responsable de mon insatisfaction. Et le domaine infini, le domaine de notre bonheur, me semble étroit et monotone en comparaison du domaine d'à-côté, le domaine du plaisir, que je ne connais pas. Pourquoi ne pas me le laisser explorer? J'en reviendrai bien vite, lassé et satisfait. Mais, comme s'il devinait ma pensée, Aar secoue la tête et la détourne.

Tu as glissé ce matin une bague à mon doigt. Oh! mon ami, qu'elle est belle! C'est une pierre noire sur un anneau d'or, une pierre opaque mais qui reflète la chaleur et la gravité de ta tendresse. Tu m'as dit seulement: «Qu'elle te protège!». Je me jurais déjà de ne plus faire courir aucun danger à notre amour, mais tu as ajouté:

«Souhaites-tu me laisser seul?». Alors, par défi, je suis parti ostensiblement vers la porte interdite.

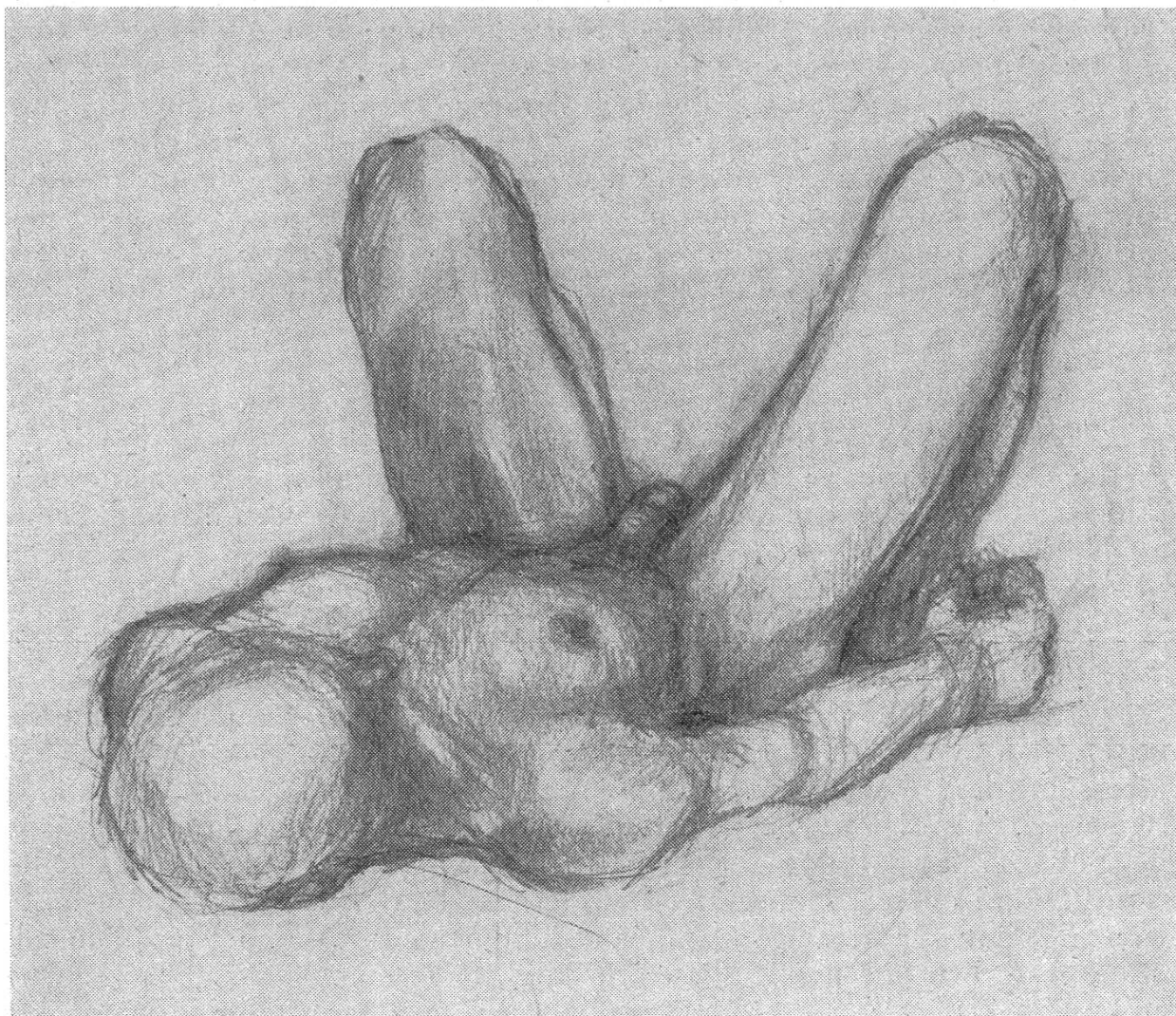
Ils étaient là, les anges blonds, offerts à mon regard, à moitié dénudés, attentifs à ma venue. Mon désir se tendait vers eux et tout dans leur expression, dans leurs gestes m'appelait. Un homme est venu les inviter à le suivre, mais ils ont secoué la tête et se sont tournés vers moi. Serais-je le seul à ne pas partager avec eux le plaisir? Je pose ma main sur la grille rouillée qui obéit à mon geste. Il n'y a pas de serrure, je vois une fente continue entre la porte condamnée et le mur, de son sommet jusqu'au sol. Mon geste brusque a fait glisser de mon doigt l'anneau trop large. Que m'importe? Je retrouverai la pierre noire à mon retour. Mon désir est plus fort. Je pousse la grille, et...

Je me retrouve dans le métro, à la station Stalingrad. Derrière moi le portillon achève son quart de tour et la course des gens qui me suivent me précipite sur les talons de ceux qui me précèdent. La rame entre en gare dans un bruit de ferrailles et le claquement des portes ouvertes.

Je vois l'appareil distributeur de confiseries, mais personne ne m'attend là, une zone vide l'entoure. Je veux m'arrêter, me retourner, la foule m'enserme et me précipite. Je crie: «Aar!» . . . Mais une voix répond à mon oreille: «Alors, quoi, tu te grouilles, mollusque?» . . .

Je suis porté dans le wagon, les portières claquent . . . Il n'y a plus personne sur le quai . . .

Mai 1958.



Dessin: h b, Suisse